



Sur tous les continents, des hommes et des femmes luttent pour l'environnement. Cette semaine, nous avons rencontré le fondateur d'une ONG qui œuvre à Madagascar

Devant la distillerie communautaire de la réserve de Vohimana, forêt de moyenne altitude transformée en sanctuaire, dans l'est de Madagascar, le 30 avril.



OLIVIER BEHRA

Planteur essentiel

De la forêt tropicale, il a su révéler les trésors. À Madagascar, cet autodidacte développe depuis plus de vingt ans une approche où l'écologie va de pair avec l'économie. Son mantra : pour préserver la biodiversité, il faut commencer par éradiquer la pauvreté. Et permettre aux habitants de vivre de leur terre tout en défendant le patrimoine national. Son modèle vertueux, Olivier Behra l'a appliqué à la production de gingembre et d'huiles essentielles, qui emploie désormais près de 6 000 personnes. Des élixirs éthiques prisés par les plus grands noms de l'industrie du luxe en France... et qui redonnent des couleurs à « l'île rouge ».

PHOTOS GUILLAUME SOULARUE
REPORTAGE ROMAIN CLERGEAT



En 2005, avec un crocodile, à Madagascar, où Olivier Behra est alors chargé de recenser la population de l'espèce afin d'établir des quotas de chasse.

Lorsqu'il fonde son ONG, en 1993, sa philosophie est révolutionnaire : faire de la biodiversité une source de revenus pour motiver sa préservation

Par Romain Clergeat

Son histoire commence par un échec qui se révélera être une chance : après avoir raté son baccalauréat et tenté une carrière commerciale qui le déprime, Olivier Behra retourne sur les lieux de son enfance, au Cameroun, où il a grandi jusqu'à ses 13 ans. Sans diplôme, mais porté par une détermination d'acier, il se promet de devenir spécialiste des crocodiles, qui le fascinent. Modestement d'abord. De retour en France, il commence comme soigneur au zoo de Vincennes, puis saisit l'opportunité d'accéder à la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, où il tisse des liens avec les naturalistes. Sa curiosité insatiable et son approche méthodique lui permettent d'être repéré par des chercheurs du musée, qui l'envoient recenser les crocodiles dans plusieurs pays d'Afrique. Pendant trois ans, Olivier Behra brave des conditions extrêmes pour développer une expertise unique sur les crocodiles et une méthodologie d'approche qui lui

vaut une reconnaissance internationale. Si bien qu'à 25 ans à peine il devient le plus jeune chef de projet des Nations unies et chercheur associé au Muséum national d'histoire naturelle.

C'est lors d'un recensement qu'il découvre Madagascar et tombe sous le charme de cette île aux écosystèmes uniques mais gravement menacés. Chaque année, 250 000 hectares de forêt partent en fumée, mettant en péril quelque 10 000 plantes endémiques. Face à l'urgence, Olivier Behra développe une vision novatrice : plutôt que d'opposer conservation et développement humain, il cherche à les concilier. En 1993, il fonde l'ONG L'Homme et l'environnement, avec une philosophie alors révolutionnaire : faire de la biodiversité une source de revenus pour motiver sa préservation. Observant la richesse floristique exceptionnelle de Madagascar, il se lance dans l'étude des plantes médicinales et des huiles essentielles. Il transforme le niaouli, autrefois considéré comme une mauvaise herbe, en source de revenus pour les agriculteurs. Aujourd'hui, 2 800 tonnes d'huile essentielle de niaouli sont produites chaque année.

En 2000, Olivier Behra crée Aroma Forest, première entreprise sociale et solidaire de Madagascar, spécialisée dans la commercialisation des huiles essentielles produites par les paysans, sans versement de dividendes aux actionnaires. Ce modèle unique permet aujourd'hui de générer des revenus pour près de 6 000 agriculteurs, tout en finançant des écoles, des cantines scolaires et des maternités dans les villages. Au fil des années, son expertise attire l'attention de grandes marques, comme Chanel, pour qui il développe la culture du gingembre de Vohimana, dans le cadre du programme «Man and Nature». Olivier Behra va alors plus loin encore et étend son action en créant des réserves expérimentales – comme celle de Vohimana, mais aussi la forêt classée de Vohibola ou le site d'Ambalakanoro –, transformant des territoires dégradés en sanctuaires de biodiversité. En quinze ans, 100 hectares de terres ravagées par les feux ont ainsi été restaurés en forêt dense, abritant à nouveau lémuriens, oiseaux et reptiles endémiques.

À l'heure où Madagascar continue de perdre ses forêts à un rythme alarmant, où la biodiversité mondiale s'effondre et où les communautés vulnérables sont les premières touchées par les crises écologiques, Olivier Behra montre qu'il est possible d'agir concrètement, à la jonction de l'écologie et du développement humain. Et qu'un autodidacte peut accomplir bien plus que nombre de diplômés. =

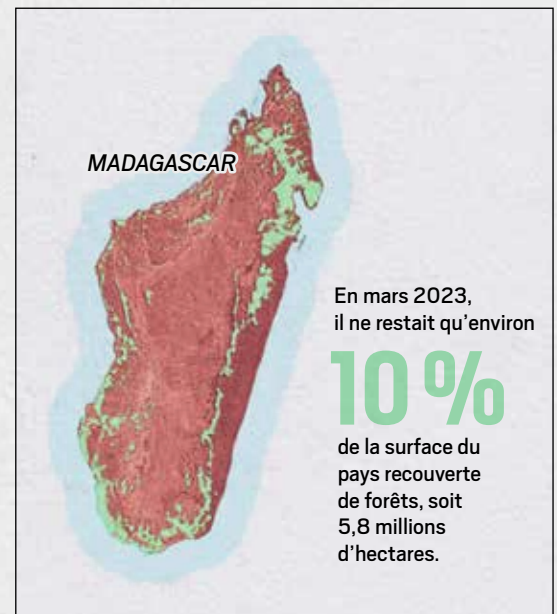
[SUITE PAGE 64]

MADAGASCAR Les chiffres de la déforestation

Madagascar a perdu

44 %

de ses forêts naturelles depuis les années 1950.



Si aucune mesure efficace n'est prise, les scientifiques prévoient une réduction supplémentaire de 20 % des ressources forestières d'ici à 2030. Cette déforestation massive menace la biodiversité unique de l'île et accentue les effets du changement climatique. Face à cette urgence environnementale, Madagascar s'est engagé à restaurer 4 millions d'hectares de forêts d'ici à 2030, notamment à travers des campagnes nationales de reboisement.



Le gingembre durable produit dans la réserve de Vohimana. Il présente de tels principes actifs que Chanel l'a sélectionné pour une crème de soin.



Dans ce laboratoire de brousse, des femmes fabriquent des baumes thérapeutiques à base d'huiles essentielles.



Dans la maison familiale construite sur le site de Vohimana, une vingtaine de jeunes adultes sont formés aux métiers de l'agriculture et à l'écotourisme.



Avec Lesabotsy, ancien guide botaniste, chargé de la recherche et du développement des productions de plantes médicinales.



Le site d'Ambalakalano, formation géologique unique, dans l'ouest de l'île, a été reboisé et sécurisé sous l'impulsion d'Olivier Behra.



Le village de pêcheurs de Besatrana, où Olivier et sa femme ont fait construire une école. Les habitants reboisent, et récoltent des noix de cajou.

Interview Romain Clergeat

Paris Match. Qu'est-ce qui vous a amené à première fois à Madagascar ?

Olivier Behra. Les crocodiles ! Comme j'étais le seul francophone disponible, on m'a envoyé les recenser. J'ai parcouru 10 000 kilomètres en petit avion au-dessus des rivières de l'ouest du pays. C'était fantastique – des paysages à couper le souffle, des lacs parsemés de flamants roses... Je suis tombé amoureux de Madagascar. J'y ai aussi découvert une biodiversité extraordinaire couplée à une pauvreté déjà très forte. À l'époque, il y avait 11 millions d'habitants, il y en a maintenant 32 millions. Cette explosion démographique change tout. Notamment pour la déforestation.

Quelle était la situation environnementale ?

Les biologistes commençaient à alerter sur la déforestation, mais leur approche posait problème. Mes collègues du WWF – des passionnés d'oiseaux et de lémuriers – ne comprenaient pas que la vraie problématique, ce n'était pas les animaux mais les humains et l'économie. Je leur disais : "Si vous voulez sauver la biodiversité, il faut d'abord résoudre la pauvreté." C'est là que j'ai développé mon approche consistant à appliquer le "modèle crocodile" à la biodiversité. Les habitants voulaient se débarrasser des crocodiles qui s'attaquaient au bétail et aux enfants. Mon système leur a permis de créer des enclos dans les rivières pour puiser l'eau en toute sécurité, tout en préservant l'espèce. Je voulais trouver le même type

de solution gagnant-gagnant pour la forêt.

Concrètement, comment avez-vous développé cette approche ?

Les Nations unies m'ont demandé de creuser cette idée et j'ai constitué une équipe multidisciplinaire : économiste de l'environnement, ethnobotaniste, socio-économiste, anthropologue et biologiste malgaches. Pendant un an, nous avons analysé ce qui, dans la nature, pouvait avoir une valeur économique à l'export. Il fallait concilier des visions opposées. Le biologiste dénonçait la culture sur brûlis destructrice, l'anthropologue défendait cette pratique ancestrale venue d'Indonésie. Mon approche était pragmatique : "Trouvons une solution économique alternative." Les huiles essentielles sont ressorties comme ayant le meilleur potentiel. Contrairement aux plantes médicinales, qui demandent des années de développement, elles offrent un retour économique rapide tout en valorisant la forêt vivante.

Qu'est-ce qui rend cette approche difficile ?

La pauvreté. Elle pousse les gens à produire du charbon de bois et à pratiquer la culture sur brûlis, surtout dans l'est. Cette agriculture itinérante fonctionnait quand elle s'étalait sur vingt-cinq ans. Mais avec la diminution des surfaces forestières, les paysans retournent sur les mêmes parcelles tous les quatre ou cinq ans. La forêt n'a plus le temps de se régénérer. Dans l'ouest, les feux de pâturage posent aussi des problèmes culturels et politiques. Quand les gens ne peuvent pas s'exprimer politiquement, mettre le feu devient

parfois leur seul moyen de protestation.

Comment avez-vous testé concrètement votre modèle ?

En 2000, un biologiste suisse m'a parlé ainsi de Vohimana : "C'est l'endroit le plus riche au monde en grenouilles endémiques, mais leur forêt va disparaître." J'ai proposé aux communautés locales – qui pratiquaient toutes la culture sur brûlis – de travailler ensemble pour la durabilité. Nous avons signé un contrat tripartite entre l'administration forestière, les communautés et mon ONG. En 2004, nous avons installé un alambic pour produire des huiles essentielles. Les premiers succès économiques ont créé un cercle vertueux. On a ensuite pu appliquer la pyramide de Maslow : dès que les gens ont la sécurité alimentaire, ils demandent des services de santé et d'éducation. Dans les villages, il y avait alors six décès sur douze accouchements. Nous avons donc recruté des sages-femmes puis développé des petits centres d'éducation. L'approche holistique prenait forme.

Comment avez-vous identifié les plantes aux propriétés les plus prometteuses pour la production d'huiles essentielles, comme le saro ?

Je voulais valoriser la forêt, pas les produits agricoles. J'ai d'abord travaillé sur le Ravensara aromatica, mais il y avait trop peu d'arbres à l'hectare pour que cela soit rentable. En cherchant dans la littérature avec des chercheurs malgaches, j'ai identifié le saro comme étant très prometteur. J'ai rapporté des feuilles au laboratoire pour en extraire

l'huile essentielle et la tester contre différentes souches bactériennes. Les résultats étaient extraordinaires : elle s'est révélée plus efficace que les antibiotiques pour certaines applications. Nous avons développé des usages concrets : traitement préventif pour l'industrie crevettière, soins gynécologiques pour les cystites récurrentes, applications lors des circoncisions traditionnelles. Le saro est devenu un produit d'exportation majeur, aujourd'hui utilisé par de nombreux opérateurs.

Comment s'est noué le partenariat stratégique avec Chanel ?

Leurs chercheurs sont venus me voir parce que j'étais le seul producteur d'huiles essentielles à Madagascar avec une vraie conscience environnementale. Ils recherchaient les "plantes de demain" pour leurs cosmétiques. Quand j'ai rencontré le P-DG, je lui ai dit : "Vos chercheurs viennent ici pour trouver les actifs de demain, mais si nous laissons brûler le potentiel de développement de votre entreprise, à savoir les forêts, on n'arrivera à rien. Il faut que vous m'aidiez." Cette approche l'a convaincu. Et nous avons développé des produits qui sont maintenant sur le marché. Cela prouve à d'autres que l'on peut concilier industrie du luxe, recherche scientifique et conservation environnementale.

Fort de ces résultats, vous avez choisi, par la suite, de reboiser ?

Oui. Sur Vohimana d'abord, où nous avons planté plus de 1 million d'arbres. Mais le plus important, c'est le changement de mentalité : avant, nous venions avec nos équipes "imposer" le reboisement. Maintenant, ce sont les communautés qui nous demandent de les aider à replanter. Résultat : nous avons

inversé la tendance de déforestation sur 2 000 hectares à Vohimana et étendu le programme. Car cette forêt abrite des populations d'indris – ces grands lémuriers qui ont besoin de 80 espèces végétales différentes. C'est le minimum vital pour leur survie, d'où l'importance des corridors forestiers. Les forêts de Madagascar, autrefois continues et homogènes, sont fragmentées en îlots, ce qui interrompt la circulation des espèces et les échanges biologiques essentiels entre les populations animales et végétales. Notre stratégie consiste donc à reconnecter les blocs forestiers par des corridors verts. À Vohimana, nous avons réussi à créer des passages entre les fragments de forêt et donc à préserver l'un des derniers maillons d'un écosystème autrefois intact, en espérant que notre modèle pourra être répliqué avant qu'il ne soit trop tard. Aujourd'hui, Vohimana, "hot spot" de la biodiversité, a été reconnu patrimoine mondial

Comment avez-vous structuré l'activité économique ?

J'ai créé Aroma Forest, qui emploie jusqu'à 6 000 personnes pour produire des huiles essentielles. J'en ai introduit de nouvelles sur le marché international : celles d'Helichrysum gymnocephalum, de saro... Ce qui permet à tous les opérateurs malgaches d'exporter ces produits. Cette réussite économique m'a valu la reconnaissance des autorités du pays. En 2023, le ministère de l'Industrie a fait appel à moi pour rapprocher le secteur public du privé, malgré ma nationalité étrangère.

Êtes-vous optimiste pour l'avenir de Madagascar ?

La croissance démographique reste énorme, l'économie, instable, avec des crises tous

les dix ans, et la déforestation continue à un rythme dramatique. Cependant, je vois des signaux encourageants. Une jeunesse motivée émerge, des Malgaches de la diaspora reviennent à Madagascar, les femmes prennent du pouvoir. J'ai des ingénieurs de 30 à 40 ans, brillants et déterminés à agir pour leur pays. Si nous fédérons les énergies, nous pouvons arrêter la déforestation en quelques années et restaurer ce qui peut l'être.

Comment envisagez-vous la suite de votre action ?

Après vingt ans sur le terrain, j'ai passé la main opérationnelle à une directrice franco-malgache. Je fais désormais le lien entre les entreprises internationales qui s'approvisionnent à Madagascar (Chanel, Yves Rocher, L'Oréal, Hermès) et les organismes de recherche français (CNRS, Cirad). Prenons des exemples concrets : le raphia que nous produisons dans nos villages reculés se retrouve chez Hermès, nos extraits botaniques intègrent les parfums Chanel, et le Centella asiatica que vous avez découvert sur le terrain approvisionne L'Oréal. Ces chaînes de valeur relient directement nos communautés rurales aux plus grandes maisons de luxe mondiales. Ensuite, comment s'assurer que la valorisation économique de nos ressources naturelles bénéficie réellement aux populations qui les préservent ? Comment maintenir l'équilibre écologique tout en répondant aux exigences industrielles ? Il m'a fallu trente ans pour comprendre les mécanismes et contraintes du secteur privé. Mon rôle, aujourd'hui, est de partager cette expertise et d'impliquer massivement les entreprises dans la préservation de la biodiversité et le développement des communautés locales. Le modèle Vohimana fonctionne. Il faut maintenant trouver les moyens de le démultiplier. =

« Nous avons découvert les pouvoirs extraordinaires de l'huile essentielle de saro, plus efficace que les antibiotiques contre certaines bactéries »